

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Le temps de dire « je »

Marcelle Brisson, *Le roman vrai*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Mains libres », 2000, 368 p., 24,95 \$

Claire Pontbriand, *Un soir de juin*, Montréal, La Pleine Lune, coll. « Plume », 2000, 126 p., 16,95 \$.

Réjean Bonenfant, *Les vendredis amoureux*, Shawinigan, Les Éditions des Glanures, 2000, 152 p

Hugues Corriveau

Numéro 102, été 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37850ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2001). Compte rendu de [Le temps de dire « je » / Marcelle Brisson, *Le roman vrai*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Mains libres », 2000, 368 p., 24,95 \$ / Claire Pontbriand, *Un soir de juin*, Montréal, La Pleine Lune, coll. « Plume », 2000, 126 p., 16,95 \$. / Réjean Bonenfant, *Les vendredis amoureux*, Shawinigan, Les Éditions des Glanures, 2000, 152 p]. *Lettres québécoises*, (102), 20–21.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2001

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

The logo for Érudit, featuring the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

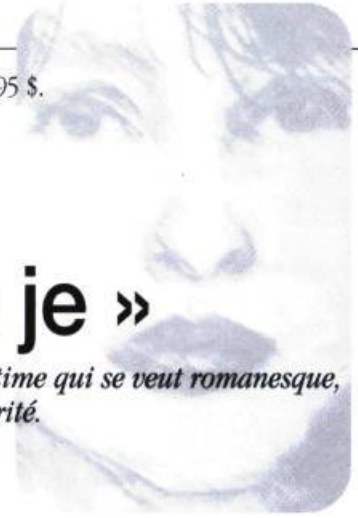
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Marcelle Brisson, *Le roman vrai*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Mains libres », 2000, 368 p., 24,95 \$.

Claire Pontbriand, *Un soir de juin*, Montréal, La Pleine Lune, coll. « Plume », 2000, 126 p., 16,95 \$.

Réjean Bonenfant, *Les vendredis amoureux*, Shawinigan, Les Éditions des Glanures, 2000, 152 p.



ROMAN
Hugues Corriveau

Le temps de dire « je »

Récit autobiographique, roman qui inscrit la vie de son auteure ou journal intime qui se veut romanesque, voilà bien trois manières d'appréhender sa propre vérité.

QUE DIRE QUAND L'ÉMOTION, tout au long d'un livre, tient le lecteur dans un état d'enchantement ? C'est un peu ce qui s'est produit quand j'ai lu *Le roman vrai* de Marcelle Brisson. Non pas que nous soyons devant une écriture transcendante, devant une de ces écritures qui cherchent à trouver une voix nouvelle, une expression si personnelle que la marque à jamais s'en trouverait imprimée. Non, pas de cela ici. Mais que de sincérité, de vérités dites avec une précaution exemplaire !

Priez pour nous

On dirait que Marcelle Brisson, engluée pour un temps qui nous paraît infini dans le « malheur » du cloître, ne cherche jamais à assouvir sa vengeance, poussée qu'elle serait par quelque acrimonie. Bien au delà de son désespoir, décrit avec une rare justesse, elle cherche à dévoiler ce qu'il faut bien nommer l'âme, son âme de croyante et de prisonnière, de croyante exemplaire qui perdra tranquillement la foi devant ce pathétique intérieurement des femmes qui, au couvent, ne sont rien d'autre que des recluses. Pour qui aimait la vie, le voyage, l'aventure, la « route », comme elle dit, et dont le désir est tel chez elle qu'elle l'associe à une « vocation », pour qui souhaitait grandir dans et par le monde, cet enfermement dans la règle monastique bénédictine fut un long apprentissage du dépassement de soi, d'une désappropriation de soi, pourrait-on dire, qui durera plus de dix ans.

À travers ce récit identifié clairement comme autobiographique, nous accompagnons une Québécoise exemplaire, une de ces femmes que le temps obligera, contraindra. Et dans l'après du cloître, nous verrons aussi comment, avec minutie, il lui sera possible d'accéder à elle-même, d'entreprendre un travail de libération fructueux qui la mènera à la connaissance, à l'enseignement et à l'aventure amoureuse. Seule anomalie dans ce parcours, une mère très peu représentative de son époque, à savoir qu'elle fut une joueuse passionnée, une joueuse qui risquait même les payes de son mari (c'est peu dire) et qui amenait parfois la petite Marcelle dans les barbotés les plus sombres. De cela, la narratrice ne tient rigueur à personne, mais au contraire s'approprie cette expérience

fondatrice, comme si dans la suite de sa propre vie la mise en jeu de sa liberté allait en quelque sorte faire écho à la passion de la mère. Car Marcelle Brisson a vécu, et richement selon un ordre de richesse qui tient compte avant tout du désir, du corps, de la sexualité et de la vitalité d'un amour à jamais partagé avec le théoricien de l'esthétique Mikel Dufresne.

Très méthodique, Marcelle Brisson partage son récit autobiographique selon les grands cycles de sa vie, à savoir d'abord la jeunesse à « Montréal » (constamment soumise à une pauvreté endémique et aux déménagements incessants) entre 1929 et 1949, puis la vie « Dans le cloître » de 1949 à 1962, pour atteindre la « Résurgence » de sa liberté entre 1962 et 1969, et accéder enfin au récit qui raconte comment « Le long du fleuve, l'amour naîtra » en 1969 et 1970.

Livre d'une passion, celle qu'une femme dit avoir pour la vie. C'est déjà en soi une raison suffisante pour lire ce livre très simple mais oh ! combien ! essentiel.

Fatalité

Rares sont ces moments où la lecture d'un livre nous rend mal à l'aise parce qu'il nous plonge abruptement, et sans qu'on le prévoie, dans notre propre vie. C'est bien ce qui s'est passé pourtant avec *Un soir de juin* de Claire Pontbriand. Plus j'avais dans la lecture de cette histoire, et plus il me semblait en reprendre le récit. Tout à coup, en une vision fulgurante, je me suis rendu compte que j'avais connu son auteure il y a plus de trente ans ; que, même, elle était venue manger chez mes parents quelque temps après les événements racontés dans ce livre. Étrange

impression d'être en pays familier, de retrouver une figure qu'on croyait à jamais enfouie en nous. C'est que les événements racontés dans ce roman sont bel et bien arrivés à l'auteure, du moins pour la partie tragique de son propos. En fait, Claire Pontbriand raconte sa longue descente aux enfers après un accident qu'elle a subi un soir de juin alors que la moto de son amoureux dérape et qu'elle est elle-même projetée violemment sur la chaussée. L'hospitalisation qui s'ensuivra tient pour l'essentiel des propos qui donnent corps à ce roman fascinant d'authenticité, écrit avec beaucoup de délicatesse.



Le grand intérêt de ce livre, c'est qu'il plonge au cœur d'une adolescente dont la vie est à jamais bouleversée, qui cherche à pénétrer jusqu'au centre même de la douleur à la fois physique et psychologique. L'habileté de Claire Pontbriand à nous raconter cela —, qui aurait pu, avouons-le, redire ce qu'ailleurs on avait pu lire vingt fois — c'est que chacun des chapitres commence par aborder de diverses façons une question cruciale, toujours la même, à savoir une décision capitale que l'auteure doit prendre. Ainsi le lecteur est-il tenu en haleine dans la mesure où il se demande ce que pourra bien être cette décision, si oui ou non elle la prendra. Ainsi reportée, cette question tient lieu de suspense, créant un intérêt supplémentaire à ce qui déjà nous intrigue. L'auteure raconte alors et l'accident, et les diverses techniques médicales déployées par les médecins afin de sauver sa jambe qui a été atrocement brisée. Le plus étonnant dans tout cela, c'est que ce n'est jamais larmoyant, jamais proche d'une sensiblerie quelconque. Claire Pontbriand refait le tour de ce moment capital de sa vie, questionne la pertinence de l'acharnement thérapeutique dans lequel elle fut prise, l'amour même qu'elle portait à ce jeune homme dont elle ne veut plus dépendre, découvre un profond besoin d'indépendance et se fait des promesses de voyages et de découvertes qui rendent l'avenir palpitant.

Voilà donc un livre sobre et plein de profondeur qui vaut tout autant par l'humanité qu'il dégage que par la parfaite maîtrise de cette langue difficile à manier dès lors qu'elle touche aux sentiments personnels.

Eau de rose, mais sans odeur

Qui a déjà eu la chance de rencontrer Réjean Bonenfant sait que c'est un homme charmant, d'une désarmante politesse, un homme à qui on aurait le goût de ne dire que des gentillesses. Mais voilà, il écrit aussi. Et là, difficile de tenir sa langue critique ! Car ce qu'il vient de publier aux Glanures est consternant. Vraiment désarmant de naïveté et d'in vraisemblance. Une œuvrette inutile qui a des prétentions. Voici ce qu'il en est.

Une jeune adolescente de quinze ans et quatre huitièmes décide d'écrire son journal (une engeance que les journaux intimes qui se veulent des romans !) pendant qu'elle garde tous les samedis soir un bébé de quatre mois. Or, son « cher journal » (expression dont Réjean Bonenfant ne nous épargne pas l'insipide impression en page 47) est adressé à son petit frère mort à quatre mois. Imaginez un instant Caroline, dite Caro, une ado de l'an 2000 qui se met à écrire à un bébé mort quinze ans plus tôt et qu'elle n'a pas connu ! La vraisemblance déjà en prend un coup. Mais voilà, il est un ange, cela lui donnerait des droits d'écoute, des ailes pour comprendre. Comprendre quoi ? Les faits et méfaits archi-conventionnels de la vie d'une jeune fille qui a un frère nommé Christian (une perle unique d'une bonté sans nom) et qui tombe amoureuse d'un bel Italien de dix-sept ans et quatre neuvièmes. Elle restera vierge et pure, mais se donnera tout de même le droit à quelques caresses plus ou moins cochonnes (vêtements gardés, tout de même, morale oblige) avec le bellâtre insipide. Alors, elle raconte ça à son ange des cieux en supposant ceci : « J'espère que tu comprends. Vous devez quand même avoir des cours d'éducation sexuelle au ciel, non ? » (p. 77) Là, j'avoue, la surprise m'a coupé le souffle. Le livre m'est tombé des mains. Mais pire m'attendait. Plus jeune, Caro a eu une amie qui a fait une fugue dans la vilaine métropole, et qui depuis « s'est installée (sic) au coin de Saint-Laurent et de Sainte-Catherine [...] pour vendre ses charmes à de vieux messieurs » (p. 127). Alors là, attention ! Il n'est pas question que Caro fasse de même. Alors elle se méfie, écoute attentivement ce qui arrive à son Renato (c'est le bellâtre) qui a quitté sa petite ville pour la métropole après avoir appelé la police pour faire arrêter son père qui le

battait et battait encore sa mère ! Cette séparation va déchirer la jeune fille qui s'épanchera dans son journal : « [...] j'ai mal à mon futur » écrira-t-elle en page 88, ou encore « [...] j'ai mal à mes rêves » (p. 139), « [...] ça égratigne mon innocence » (p. 140).

Imaginez un instant l'enfant du ciel qui doit supporter de telles inepties (et le lecteur, alors !). Osera-t-elle, un soir, inviter Renato à l'accompagner chez qui elle garde, sans en avoir avisé qui que ce soit, que, ce faisant, elle en sera traumatisée : « [...] j'ai quand même l'impression de désobéir, de me désobéir à moi-même, à mes rêves, de désobéir à l'image que j'ai de moi-même. » (p. 72)

Y'a des jeunes qui s'en font pour rien, je me dis ! Mais, ce soir-là, elle va prendre une photo d'elle-même nue (visible des épaules aux genoux pour qu'on ne la reconnaisse jamais) et la donnera en cadeau de fête à son amoureux (avec un *May West* sur lequel elle a planté une chandelle — c'est trop « cute » pour être vrai). En contrepartie, elle demande que le jeune se photographie itou. Il s'autoprotège mais en érection (on a des audaces le soir de ses dix-huit ans !).

Pourquoi vous raconté-je cela ? Parce que c'est fondamental dans l'histoire. Une fois à Montréal, Renato abandonne l'école et devient danseur érotique dans des cabines spécialisées, se drogue, etc. La fille va se demander à la fin si ce n'est pas sa faute : « Se peut-il, écrit-elle, que ce soit à cause de moi qu'il ait accepté ce métier-là, que ce soit à cause de la photo polaroid que nous avons prise de nos nudités qu'il se soit décidé à foncer ? » (p. 127) Avouons que là, c'est difficile de faire pire. Je vous épargne le fait que le père est un père comme il ne s'en trouvait que dans *Papa a raison*, que la famille s'aime à la folie, que tout le monde il est beau, il est gentil. Que les pires horreurs dans ce milieu consistent à se soûler la gueule une fois de temps en temps. Bref, Caro écrit avec lucidité à propos de son journal, en page 84 : « Je pourrais relier les feuillets et en faire un livre pour moi seule. En un exemplaire. Ça pourrait s'appeler, parce que je parle souvent de mes sorties : *Les vendredis amoureux* » [...] »

Hélas ! Réjean Bonenfant n'a pas eu la sagesse d'écouter son personnage, et il a publié cela ! On se demande pourquoi.



Réjean Bonenfant

michelsant-jenis

infographie

livre
périodique
revue
...

tél.: (514) 747-5391
courriel: michelsd@videotron.ca